Thierry BEAUVERT

ÉCOUTER VENISE

co-édition
france musiques
bleu nuit éditeur

Quand je cherche un synonyme à “musique”,
je ne trouve jamais que le nom de Venise.

Intermezzo, Friedrich Nietzsche

L'eau donne aux sons une profondeur, une rémanence veloutée qui durent au-delà d'une minute ; on croit descendre dans les grands fonds.

Venises, Paul Morand

1

Le poison de Venise, histoire d'eau

« Venise ondoyante. Venise magique. Venise en or !...
Un conte fabuleux d'amour et de sang, de vin rose et
de fleuve enchanté qui entraîne au fond de ses eaux
toute une succession de rêves légendaires...
Le clapotement des rames dans l'eau,
le chant lointain des gondoliers,
des cris d'appel partis des hautes vergues
et tout cela sans écho... Alors je ne sais plus si je vis,
si je songe, j'ai peur, je veux de la lumière, de la clarté,
j'ai soif de foule, j'éprouve un impérieux besoin de
presser une main, d'entendre une voix connue qui me
dégage de cette impression morbide ! »

Venise, Jean Lorrain

Venise ! Rien que son nom de Venise et déjà l'on sait qu'il n'est point d'antidote à ce poison délétère de l'Adriatique, à cette fièvre qui, comme le disait Maurice Barrès monte de cette pourriture sublime, des eaux de la Sérénissime. Car une fois sa proie dans la toile de canaux et de lagunes, Venise ne se laisse aimer ni un peu, ni beaucoup, mais passionnément, à la folie, comme Nietzsche, ou à la mort tels Wagner, Stravinsky, Diaghilev et tant d'autres. Jaloux des Doges qui seuls pouvaient prétendre épouser cette fille de la mer, l'amant de passage se laisse volontiers prendre au piège d'un labyrinthe liquide, pour peu qu'il ait le sentiment, comme Henry James, d'écouter pour lui-même le cœur de la ville : « L'unique reproche que le touriste sentimental puisse faire à sa Venise, c'est qu'il a trop de rivaux. Il aime être seul ; être original, avoir l'air (en tous cas à ses propres yeux) de faire des découvertes ».

C'est qu'il y a mille et une façons de rêver Venise, ce fastueux décor planté dans les flots, cette perle aussi convoitée qu'inac-

cessible, érigée en sentinelle républicaine avec son cortège de patriciens et de sbires, silhouette magique entre le ciel et l'eau trouble de son assise fuyante. Mille et une manières de rêver, mais une seule d'y parvenir, se jeter à l'eau ! « La plus grande, écrit Jean Lorrain à sa mère au tournant du siècle, la plus belle impression de ma vie que cette arrivée à Venise le soir, les cris des gondoliers, ce glissement sur l'eau noire et toutes ces cloches dans l'air..., et les lagunes, le sinistre de ces rues d'eau désertes, ces vieux palais, la magie du Grand Canal et sa bordure d'anciennes demeures à noms fameux cités l'un après l'autre par le rameur..., il faisait presque froid, l'eau clapotait, c'était frissonnant et exquis. »

Et c'est peut-être cette sensation de rêve, cet enfoncement, ce recul dans un passé amniotique, cette vie glissante sur un silence plombé du bruissement d'eaux lourdes et d'échos de voix lointaines se répercutant sur l'eau qui va pousser Venise à s'étourdir sans répit de musique et de bals, à bâtir autant de théâtres que d'égli-

L'on parle beaucoup du silence de Venise ; mais ce n'est pas près d'un traghet qu'il faut se loger pour trouver cette assertion vraie. C'étaient sous notre fenêtre, ces chuchotements, des rires, des éclats de voix, des chants, un remue-ménage perpétuel, qui ne s'arrêtaient qu'à deux heures du matin. Les gondoliers, qui s'endorment le jour en attendant la pratique, sont la nuit éveillés comme des chats, et tiennent leurs conciliabules, qui ne sont guère moins bruyants, sous l'arche de quelque pont ou sur les marches de quelque débarcadère... Ajoutez-y quelques jolies servantes profitant du sommeil de leurs maîtresses pour aller retrouver quelque grand drôle à la peau bistrée, au bonnet chioggiote, à la veste de toile de Perse, faisant trimballer sur sa poitrine plus d'amulettes qu'un sauvage n'a de graines d'Amérique et de rassade, et dont les voix de contralto, tour à tour glapissantes et graves, se répandent en flots d'intarissable babil avec cette sonorité particulière aux idiomes du Midi, et vous aurez une idée succincte du silence de Venise.

Théophile Gautier

ses, jusqu'à confondre les cultes, à faire mûrir derrière la clôture de ses *ospedali* de mystérieuses « orphelines » vestales, non de la vertu, mais de la virtuosité. Comme si, pour échapper au silence des eaux, à cet éternel gargouillement de la lagune rongeant peu à peu la cité, à ce clapotement que ne viennent même pas troubler l'écho d'une roue ou le souffle du canon, Venise célébrait à perdre haleine la musique, afin de conjurer un sort qui sinon la figerait en mausolée. Des cafés aux piazzas, des salons aux couvents, des loges aux prie-Dieu, il n'est pas un recoin de Venise où la musique ne repousse obstinément l'ombre du silence. Et il n'y a guère qu'un Henri de Régnier pour être sourd au point de ne pas croire que de grands musiciens aient pu naître à Venise. C'est un peu vite oublier les Gabrieli, Albinoni, Vivaldi, Galuppi et autre Marcello sans qui, pour magnifique qu'il soit, l'écrin ne serait qu'une coquille vide et ensablée. D'ailleurs les musiciens, eux, ne s'y tromperont pas qui de Cavalli à Britten, de Monterverdi à Wagner, de Porpora à

Rossini, ou de Verdi à Stravinsky, viendront interroger leur reflet dans le miroitement de cette fontaine de jouvence, scrutant de leurs partitions ce que Frédérick Tristan nommait « une vie seconde, plus réelle que l'autre parce qu'elle bouge ».